



Richard de Fournival et les sciences au XIII^e siècle, **Textes réunis par Joëlle Ducos et Christopher Lucken**

Julien Véronèse



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/14254>

DOI: 10.4000/crm.14254

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Julien Véronèse, « *Richard de Fournival et les sciences au XIII^e siècle*, Textes réunis par Joëlle Ducos et Christopher Lucken », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 20 June 2018, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/14254> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.14254>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Richard de Fournival et les sciences au XIII^e siècle, Textes réunis par Joëlle Ducos et Christopher Lucken

Julien Véronèse

REFERENCES

Richard de Fournival et les sciences au XIII^e siècle, Textes réunis par Joëlle Ducos et Christopher Lucken, Florence, Sismel-Edizioni del Galluzzo, « *Micrologus' Library*, 88 », 2018, 443 p.
ISBN : 978-88-8450-843-0

- 1 Consacrer un volume à Richard de Fournival va presque de soi pour la *Micrologus' Library* tant le clerc amiénois incarne à lui seul le vaste champ d'étude couvert par cette série plus que jamais au cœur du renouvellement de l'histoire des savoirs scientifiques médiévaux. Pourtant, comme le note Christopher Lucken dans son article introductif (« Parcours et portrait d'un homme de savoir », p. 3-45), c'est davantage l'homme de lettres, l'auteur notamment du *Bestiaire d'Amours*, qui a retenu jusqu'alors l'attention, en dépit d'un certain nombre de travaux fondateurs en histoire des sciences, parmi lesquels ceux de Aleksander Birkenmajer. Fruit d'un colloque qui s'est tenu à Paris en 2015, l'ouvrage porte ainsi « sur l'intérêt ou la place que Richard de Fournival a pu accorder, non pas au savoir de manière générale, mais aux sciences au sens moderne – et restrictif – du terme » (p. 41-42), autrement dit ici au *quadrivium*, à la médecine, mais aussi à l'alchimie et aux sciences occultes conservées dans la partie secrète de sa bibliothèque. Il s'agit dans le même temps de mieux mesurer la place – à n'en pas douter originale et exceptionnelle – qu'occupe Richard de Fournival dans le paysage intellectuel et culturel de son temps, alors même qu'il n'est pas un universitaire au sens

strict du terme et que de nombreuses zones d'ombre subsistent au vu de la documentation disponible.

- 2 Né à Amiens le 10 octobre 1201 si l'on en croit la *Nativitas* astrologique qui lui est attribuée, Richard a probablement fait son apprentissage à l'école cathédrale avant de fréquenter les bancs de la Faculté des Arts de Paris. Qualifié de « maître » à compter de 1222, il délaisse la voie théologique ou juridique pour marcher sur les traces de son père Roger, médecin de Philippe Auguste. Sans que l'on connaisse précisément là encore son parcours, on sait par l'entremise d'une bulle pontificale (1246) qu'il a exercé la chirurgie. Parallèlement, il a mené une carrière ecclésiastique essentiellement amiénoise : en 1240, il devient chancelier de la cathédrale alors que son demi-frère Arnoul de la Pierre est évêque depuis 1236, et il conserve cette fonction jusqu'à sa mort en 1260. Mais il a aussi fréquenté un temps la cour pontificale (1239) en tant que chapelain du cardinal-diacre de Saint-Eustache Robert de Somercote, un séjour qui a sans doute compté dans sa formation intellectuelle et dans sa carrière ecclésiastique (p. 12). Sa haute position à Amiens lui permet de créer « le petit jardin » dans lequel les étudiants étaient appelés à venir cueillir les fruits du savoir (afin, le cas échéant, « d'être introduits dans la chambre secrète de Philosophie »), autrement dit cette fameuse bibliothèque dont la *Biblionomia* (c. 1250) dessine partiellement les contours, qui est globalement organisée « sur le modèle de l'université médiévale » tout en ayant une ambition encyclopédique (p. 20). Poète, médecin, Richard se définit en outre comme *exercitatus in mathematicis*, ce qui peut renvoyer de manière générale aux arts du *quadrivium*, mais aussi, plus spécifiquement, à l'astrologie et aux savoirs secrets qui lui sont en partie liés, dont la licéité pose question au cœur du XIII^e siècle. Il n'est donc pas qu'un simple bibliophile curieux qui ferait œuvre d'évergétisme en ouvrant l'essentiel de sa librairie au public scolaire de sa cité et des environs ; il est avant tout lui-même un homme de science et un passeur de savoir soucieux, semble-t-il, de faire en différents domaines le lien entre théorie et pratique.
- 3 La *Biblionomia*, sur laquelle revient Jean-Marc Mandosio (« La *Biblionomia* de Richard de Fournival et la classification des savoirs au XIII^e siècle », p. 44-82), est la clef du jardin que le chancelier cultive pour faire croître les meilleurs fruits de la connaissance ; elle fait ainsi figure de « fructilège » (p. 50) qui ordonne le trésor de livres par plates-bandes, de la philosophie à la théologie en passant par les « sciences lucratives » que sont la médecine et le droit. Les divisions de la philosophie débutent par les arts libéraux, se poursuivent par la physique, la métaphysique, l'éthique, la poésie, et s'achèvent par les « traités secrets » inaccessibles au commun du fait de leur profondeur (*profunditas*). Entre l'éthique et la poésie, une place spécifique est faite aux *libri vagi philosophorum*, autrement dit aux livres ou aux miscellanées que l'on ne pouvait classer précisément dans telle ou telle partie de la philosophie, au sein desquels Richard ménage toutefois d'habiles transitions. Quant aux « traités secrets » qui ne sont pas décrits et renvoient selon toute vraisemblance à l'astrologie judiciaire, à l'alchimie et la magie (astrale et rituelle), constituent-ils « l'Enfer de sa bibliothèque » (p. 77), l'arbre maudit de la connaissance (p. 81), ou au contraire « la chambre secrète de Philosophie » évoquée précédemment, accessible uniquement aux philosophes accomplis et aux initiés ? Du fruit défendu au jardin d'Eden, l'ambivalence est savamment entretenue et semble dupliquer la dialectique de la révélation et de l'occultation chère à la littérature magique vouée aux gémonies par l'auteur anonyme de *Speculum astronomie*, qui, pour autant, ne souhaite pas qu'elle soit détruite...

- 4 Isabelle Draelants questionne la *Biblionomia* d'une autre manière, en la confrontant aux grandes entreprises encyclopédiques contemporaines et à leurs sources, au premier chef desquelles figure le *Speculum majus* du « voisin » dominicain Vincent de Beauvais (« La *Biblionomia* de Richard de Fournival, une bibliothèque d'encyclopédiste ? Enquête comparative sur les textes et les manuscrits », p. 83-122). Il apparaît ainsi, en divers domaines, que la bibliothèque de Richard est bien plus spécialisée et actualisée que ne l'est le savoir compilé par les grands encyclopédistes du premier XIII^e siècle, qui, eux aussi, ont adopté nombre de traductions arabo-latines disponibles. La différence est particulièrement nette en matière médicale et surtout astrologique. Le chancelier d'Amiens est donc moins un encyclopédiste qu'un « expert polymathe » (p. 121), un « érudit exigeant » qui cherche à « rassembler dans ses domaines d'expertise des œuvres modernes, rares et pointues » (p. 120). Même lorsque des sources rares sont communes à Richard et Vincent, il s'avère que l'un et l'autre, en dépit de leur proximité géographique, n'ont pas utilisé les mêmes versions ou les mêmes florilèges. L'apport est donc ici de premier ordre.

- 5 Les contributions suivantes interrogent de manière plus précise les principaux savoirs scientifiques que Richard a cultivés. Marc Moyon s'intéresse aux sciences mathématiques, en analysant les différentes strates de leur développement historique en Occident – depuis Boèce jusqu'aux textes les plus contemporains – dont la *Biblionomia* rend compte (« Arithmétiques et géométries au XIII^e siècle d'après la *Biblionomia* : des traductions arabo-latines à Jordanus de Nemore », p. 123-153). On retrouve en la matière le goût de Richard pour la théorie et la pratique (p. 132) déjà mis en avant par Christopher Lucken dans son propos liminaire. Outre nombre de traductions arabo-latines (notamment de Gérard de Crémone), la bibliothèque de Richard fait une place particulière aux productions latines originales, et notamment aux travaux de son contemporain Jordanus/Jourdain de Nemore, parmi lesquels le *Liber de elementis arithmetice*, qui devient par la suite une autorité de premier plan. Voilà qui « infère un lien particulier et incontestable entre Richard, ou au moins sa bibliothèque, et le mathématicien », qui « aurait lui-même pu planter les arbres du verger amiénois » (p. 149). Un fait de taille est l'absence du *Liber abaci* de Fibonacci, qui semble par ailleurs ne pas avoir eu de lien avec Jordanus sur le plan scientifique (p. 152). Laure Miolo complète le propos en faisant notamment la part de l'apport mathématique de Richard de Fournival à la bibliothèque du collège de Sorbonne, via le legs de Gérard d'Abbeville en 1277 (« Science des nombres, science des formes : arithmétique et géométrie dans les manuscrits de la *Biblionomia* de Richard de Fournival », p. 155-178). Il apparaît ainsi que les 12 manuscrits cités dans la *Biblionomia* sont inventoriés en 1338, que dix sont empruntables quand deux sont enchaînés dans la *Libraria communis*. Parmi ces derniers figure notamment le *De elementis arithmetice* de Jordanus de Nemore évoqué précédemment, conservé dans le ms. Paris, BnF, lat. 16644 (p. 167). La collection mathématique du collège dépassait ainsi de très loin les exigences statutaires de l'université et c'est en son sein qu'a pu puiser Jean de Murs lorsqu'il était sociétaire du collège des alentours de 1320 à 1340, comme l'attestent entre autres les notes et les calculs qu'il a laissés dans le ms. Paris, BnF, lat. 15461, un manuscrit peut-être copié pour Roger de Fournival (p. 159-160).

- 6 Le cas de la médecine, représenté par quelque 36 manuscrits dans la *Biblionomia* (dont 6 ne sont pas décrits), est abordé sous différents angles par le biais de trois contributions. Monica Green met tout d'abord en valeur le rôle de première importance que les écrits

médicaux assemblés par Richard et dispersés par Gérard d'Abbeville – environ 125 textes – ont eu ultérieurement dans l'essor de la discipline (« Richard de Fournival and the Reconfiguration of Learned Medicine in the Mid-13th Century », p. 179-206). Il semble en effet qu'il faille réévaluer fortement l'influence de la bibliothèque de Richard, puisqu'elle atteste pour la première fois la circulation en Occident de textes parfois traduits au XI^e ou au XII^e siècle, et qu'elle a participé selon toute vraisemblance à l'accélération de leur circulation dans le Nord de France (avant Montpellier et l'Italie) et de leur intégration dans le « Nouveau Galien » (p. 194-195). Par la convergence d'un faisceau des présomptions, la place de Richard dans l'histoire de la médecine occidentale paraît ainsi à reconsidérer. Laurence Moulinier-Brogi aborde le cas plus spécifique de l'uroscopie, dont le rôle est alors prépondérant dans la pratique médicale (« Richard de Fournival, la *Biblionomia* et la science des urines », p. 207-226). Celle-ci est représentée par 7 textes répartis dans 5 recueils différents, ce qui est relativement peu au vu de l'importance de cette méthode de diagnostic et de pronostic ; mais ils donnent à voir les grandes autorités en la matière et sont ordonnés en respectant l'évolution de la discipline et son renouvellement par la médecine arabe. Richard semble par ailleurs avoir eu en tant que médecin une réelle autorité en la matière, comme l'atteste le traité en français qu'il aurait rédigé à l'attention du chirurgien « maistre Helye », dont le texte n'a pas été conservé (p. 225). Martina Giese s'intéresse de son côté à l'hippiatrie, dont deux items sont identifiables dans la *Biblionomia* (« Works on Horse Medicine in the *Biblionomia* of Richard de Fournival in the Context of the High Medieval Tradition », p. 227-241). Richard aurait été le premier à posséder une version du traité anonyme utilisé par Albert le Grand dans son *De animalibus* et qui eut par la suite une grande influence (p. 240), ce qui illustre une nouvelle fois son rôle de premier plan dans la diffusion des textes scientifiques en France du Nord et au-delà.

- 7 La dernière partie du volume fait la part belle aux sciences occultes et aux questions d'attribution. Antoine Calvet pose ainsi la question de l'authenticité du *De arte alchemica* attribué à Richard de Fournival dans certains manuscrits (« Le *De arte alchemica* (Inc. : *Dixit Arturus explicator hujus operis*) est-il une œuvre authentique de Richard de Fournival ? », p. 243-282). Attesté dans la bibliothèque de la Sorbonne en 1338, il est connu par le biais de 11 manuscrits, dont le plus ancien, conservé à Florence mais copié à Paris, date des années 1270-1280 et sert par la même de manuscrit de base à l'édition provisoire, accompagnée d'une traduction française, qui est présentée en annexe. Le texte, dédié à la transmutation de l'arsenic, est attribué à Richard dans le manuscrit en question, ainsi que dans trois autres parmi les plus anciens (p. 246). Il est frappé du sceau de l'expérimentation et de la pratique (que l'*explicator* décrit point par point) et dénie toute dimension mythique à l'alchimie ; il ne cite pas ailleurs aucune autorité et aucun rapprochement n'est possible avec la *Biblionomia* puisque les « traités secrets » parmi lesquels figuraient sans doute des textes alchimiques ne sont évidemment pas décrits. La mention d'Arthur et le fait que les couleurs attribuées aux différentes *areole* de la *Biblionomia* pourraient signifier une gradation de type alchimique appliquée aux différents domaines du savoir (p. 259) sont susceptibles de renforcer la thèse de l'attribution à Richard, à laquelle souscrit finalement l'auteur, tout en précisant que faute d'argument définitif le dossier ne saurait être clos. Jean-Patrice Boudet et Christopher Lucken consacrent de leur côté une passionnante enquête à la *Nativitas* anonyme que A. Birkenmajer a attribuée à Richard, en confirmant l'attribution au chancelier (« In Search of an Astrological Identity Chart : Richard de Fournival's *Nativitas* », p. 283-322). Conservé dans quatre manuscrits, le court texte accompagné de

son carré astrologique ne mentionne aucun nom. Mais l'introduction de la *Biblionomia* évoque « un homme, *exercitatus in mathematicis* [i.e. en astrologie], qui a été capable avec l'aide de Dieu et non sans difficulté de déterminer que le signe ascendant au moment de sa naissance était identique à l'ascendant de la première fondation de la cité [d'Amiens] » ; en fondant sa bibliothèque, il espérait qu'en vertu de cette configuration céleste, le statut de sa cité en serait augmenté (p. 286). Or la *Nativitas* anonyme fait la part belle à Mercure, planète associée au savoir, en position de domination dans le signe de la Vierge, un signe associé à la fondation de la cité d'Amiens dans le *Roman d'Abladane* (dont le savant nigromancien Flocart, identifié à Virgile, pourrait être une préfiguration de Richard) et à l'avènement du Christ selon le *Speculum astronomie*. Quoi de mieux qu'une configuration céleste identique à celle du Christ pour affermir le prestige d'une cité dont la cathédrale alors en construction était dédiée à la Vierge, et la gloire de l'un de ses enfants, membre du chapitre cathédral, qui apportait à ses concitoyens la quintessence du savoir ? : « [...] just as the *Biblionomia* is a real library that tends to describe an ideal library, the *Nativitas* is the rational search for a real nativity that tends to come as close as possible to an ideal horoscope, dominated by Mercury, the planet of scholars and writers, with an ascendant in Virgo, the same as the one given to the city of Amiens, the homeland of Richard and of the Fournival, and the same as the ascendant of Christ » (p. 320). La communauté de vue avec le *Speculum astronomie* interroge évidemment ; mais si de nombreuses sources sont communes, le vocabulaire astrologique utilisé par Richard dans la *Nativitas* est en partie spécifique, notamment pour ce qui concerne la notion centrale d'*animodar* (de l'arabe *annamūdār*, p. 307), qui est totalement ignorée par le *Magister Speculi*. Nicolas Weill-Parot et Charles Burnett posent à leur tour, dans leur contribution respective, la question des liens possibles entre la *Biblionomia* et le *Speculum astronomie*. Le premier essaie de déterminer quelle conception du secret ou de l'occulte domine dans l'un et l'autre (« La *Biblionomia* de Richard de Fournival, le *Speculum astronomie* et le secret », p. 323-338). Si le *Speculum astronomie* « va plutôt dans le sens de l'occulte, au sens où la vérité qui est cachée est fondamentalement le fait de Dieu et est donc définitivement hors d'atteinte de l'homme », « en revanche, les livres secrets de la *Biblionomia* entrent plutôt dans le cadre du secret : secret du livre que l'on cache au regard du profane, secret aussi d'une science qu'il ne faut pas révéler à tous » (p. 337-338). En dépit de toutes les précautions d'usage au vu des lacunes des sources, voilà qui ne plaiderait pas pour une attribution du *Speculum astronomie* à Richard. Charles Burnett quant à lui fait état d'usages lexicaux communs aux deux textes, qui pourraient plaider dans le sens inverse (« Richard de Fournival and the *Speculum astronomiae* », p. 339-347) ; mais là encore, la conclusion se veut prudente.

- 8 Enfin les deux dernières contributions sont consacrées au *De vetula* du Pseudo-Ovide, un poème en trois livres attribué par la critique à Richard et conservé dans une trentaine de manuscrits : après s'être consacré aux conquêtes amoureuses et aux plaisirs mondains, Ovide – très présent dans la *Biblionomia* – tombe amoureux d'une jeune fille ; une *vetula* sert alors d'entremetteuse, mais le trompe. Le poète renonce alors à l'amour pour se consacrer aux sciences, en particulier à l'astrologie, qui lui permet d'annoncer le christianisme et de rechercher la connaissance de Dieu. Voilà en effet qui n'est pas sans faire écho à la *Nativitas* et au contexte probable de son élaboration... Marie-Madeleine Huchet étudie le discours que le *De vetula* produit sur le *quadrivium* (« Le *quadrivium* dans le *De vetula* attribué à Richard de Fournival », p. 349-361). Dans le livre I, les sciences du *quadrivium* sont associées aux jeux et au plaisir (p. 356), par le

biais notamment de la rithmomachie, attestée depuis le XI^e siècle. Mais dans le livre III, c'est « l'harmonie du monde et de la sphère céleste que découvre Ovide », l'astrologie menant non seulement à la beauté, mais à la vérité et à la Révélation, placée sous le signe de la Vierge. Comme le dit de belle manière Cecilia Panti (« An Astrological Path to Wisdom. Richard de Fournival, Roger Bacon and the Attribution of the Pseudo-Ovidian *De vetula*, p. 363-400 »), c'est bien à une métamorphose à différents niveaux, profane et spirituel, à laquelle on assiste sous le patronage du poète latin (p. 369) : la *puella* mène à la Vierge en passant par la tromperie de la *vetula*, quand l'amour mène à la théologie et à la connaissance de Dieu *via* cette fois la médiation plus positive de la connaissance scientifique et philosophique. Faut-il y voir en creux le parcours intellectuel et spirituel de Richard ? Le premier à avoir utilisé le *De vetula* n'est autre que le savant franciscain Roger Bacon, qui, dans son *Opus majus* (c. 1267) commandé par le pape Clément IV, voit dans la *mathesis* le chemin qui mène à la sagesse et donc à Dieu (p. 395).

- 9 Comme le note Joëlle Ducos en conclusion, « ce livre ne répondra pas à toutes les interrogations qui demeurent » (p. 408), que l'on pense notamment à la question de l'attribution du *Speculum astronomie*. Mais d'un texte à l'autre, en dépit des nombreuses difficultés heuristiques, il montre d'indéniables convergences qui dessinent le portrait d'un homme qui entend, avec un indéniable optimisme, concilier philosophie et théologie, pour lui-même et ses contemporains. Ce n'est pas là l'un des moindres apports de ce volume de référence.